

Le village de Saint-Gervais, bâti sur le flanc d'un coteau, lui apparut bientôt comme une masse blanche dans l'obscurité de la nuit. Monsieur Labroue suivit presque en courant une rue étroite et tortueuse, et s'arrêta devant une porte au-dessus de laquelle s'élevaient des arbres touffus. Il était une heure du matin. Un silence absolu planait sur le village endormi, aussi la cloche qu'il agita résonna-t-elle d'une façon bruyante.

L'ingénieur attendit. Au bout de quelques secondes, une fenêtre s'ouvrit et une voix de femme demanda :

— Qui est là ? Qui vient de sonner ?

— Moi, chère sœur, répondit M. Labroue en reconnaissant la voix. Comment va Lucien ?

— Dieu soit béni ! Tout danger a disparu, répliqua madame Bertin. Attends ! je vais t'ouvrir.

Et la fenêtre se referma.

Un poids énorme avait instantanément cessé d'écraser la poitrine de l'ingénieur. Deux larmes de joie mouillèrent ses joues. La porte de la cour tourna sur ses gonds. Le frère et la sœur tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— La dépêche m'a fait bien du mal ! s'écria M. Labroue en franchissant le seuil de la maison.

— Eh ! mon ami j'ai eu bien peur moi-même ! répondit madame Bertin.

— Mais enfin ! qu'avait l'enfant ?

— Le médecin redoutait une angine couenneuse. L'ingénieur frissonna.

— Pauvre mignon ! murmura-t-il. C'est effroyablement dangereux, presque toujours mortel.

— C'est pour cela que mon épouvante était si grande, mais je te répète qu'il n'y a plus rien à craindre. Le médecin a déclaré ce soir que tout péril avait disparu. Lucien a encore la fièvre, mais il va beaucoup mieux.

— Je voudrais le voir.

— Viens, il est dans ma chambre. Mais marche avec précaution. Ne fais pas de bruit. Je crois qu'il dort.

Madame Bertin marchait sur la pointe des pieds. L'ingénieur l'imita et s'approcha du lit éclairé par une veilleuse.

Le visage de l'enfant était pourpre ; de grosses gouttes de sueur collaient à ses tempes les boucles de ses cheveux blonds. Ses mains délicates, posées sur la couverture, s'agitaient fiévreusement. M. Labroue le contempla pendant quelques secondes. De nouvelles larmes coulèrent sur ses joues.

— Pauvre cher mignon ! répéta-t-il.

Et, se penchant vers le lit, il effleura de ses lèvres le front de l'enfant. Le petit malade fit un mouvement.

— Ne restons point ici, je t'en prie, dit madame Bertin, nous le réveillerions.

Le frère et la sœur descendirent au rez-de-chaussée.

— As-tu besoin de quelque chose ? demanda la bonne dame.

— De rien absolument.

— Eh bien, alors, prends ce flambeau et va te reposer. Tu sais que ta chambre est toujours prête. Demain, ou plutôt ce matin, nous causerons. Moi je remonte. J'ai une potion à faire prendre à Lucien quand il se réveillera.

— Que tu es bonne, chère sœur ! fit M. Labroue.

— Est-ce être bonne que de soigner ce cherubin du bon Dieu, qui est un peu mon sang ? En vérité, le beau mérite ! Voyons, va te reposer. Au revoir, mon frère, et bonne nuit !

— Oui, bonne nuit, ma sœur ? Je dormirai, grâce à Dieu, plus tranquille qu'à la fabrique !

M. Labroue gagna la chambre qui était la sienne lors de ses visites mensuelles à Saint-Gervais, et madame Bertin remonta au premier étage.

Lucien venait de s'éveiller. Sa tante lui administra une cuillerée de la potion ordonnée par le médecin, et lorsque l'enfant fut rendormi elle se coucha pour quelques heures à son tour.

Le lendemain matin, M. Labroue put embrasser son fils à cœur-joie. Lucien allait beaucoup mieux, presque tout à fait bien. Il fut heureux de voir son père et il le témoigna vivement.

Le docteur, quand il vint faire sa visite matinale, constata, du premier coup d'œil, l'état satisfaisant du bébé, et il donna aux parents l'assurance positive que la convalescence serait courte. Rassuré d'une façon complète, l'ingénieur manifesta l'intention de ne pas prolonger son séjour à Saint-Gervais et de partir dans l'après-midi.

— Je reprendrai ce soir à Blois, à 4.45 heures,

l'express de Paris, dit-il à sa sœur. Je serai à neuf heures à Paris, et à Alfortville une heure et demie après. Je partirai joyeux et le cœur léger, n'ayant plus l'ombre d'une inquiétude au sujet de mon enfant chéri.

On déjeuna dans la chambre du petit malade, que la vue de son père égayait singulièrement.

— Eh ! bien, demanda madame Bertin à son frère, depuis trois semaines que je ne t'ai vu, as-tu du nouveau dans ton usine ? Es-tu satisfait ?

(La suite au prochain numéro.)

DE L'ESPRIT DE SACRIFICE

La postérité, tout en condamnant les druides sur le point des sacrifices volontaires, ne le fera peut-être pas sans merci. Elle réprouvera leur liturgie comme fautive dans la forme et dans le fond : dans la forme, attendu que l'idée de Dieu ne doit s'appuyer que sur des images d'amour et de paix, et non sur des scènes de sang ; dans le fond, parce qu'à aucun titre le suicide n'est agréable à Dieu ; mais elle jugera que leur intention était juste et pure, et elles les excusera.

Inspirés désormais par une connaissance plus lumineuse que la leur de la nature divine, dont la bonté guide éternellement la toute-puissance, il nous est plus facile qu'à eux de concevoir l'ordre véritable des sacrifices. Nous apercevons sans peine que si nous devons, à l'exemple de nos pères, continuer à nous immoler devant Dieu, ce ne doit pas être en nous donnant la mort, mais, au contraire, en nous délivrant de tout ce qui nous empêche de mener ici-bas une bonne vie.

Comme Dieu n'a en vue que notre bien, il ne saurait se plaire qu'aux dévouements qui nous profitent. Aussi, n'est-ce pas l'instinct qui nous attache à la vie qui doit être l'objet de nos sacrifices, puisque c'est principalement sur cette base que notre immortalité repose. Mais sacrifions sans ménagement cet autre instinct qui nous attache à tant de superfluités qui nous préoccupent au détriment du but sacré de la vie, et faisons-lui, de ces faux biens, un holocauste digne de lui, non point en les brûlant sur ses autels, mais en les partageant avec ceux que distrait de ce but son contraire, l'indigence. Sacrifions-lui, surtout, la cohue de ces instincts aveugles qui ne cessent de nous exciter à des actions et à des pensées plus en rapport avec la vie des êtres inférieurs qu'avec celle dont il a placé en nous l'idéal ; mettons à néant devant lui notre égoïsme ; arrachons impitoyablement de nos cœurs notre animalité, et soyons à cet égard, à toute heure de notre existence, hosties vivantes.

Voilà les sacrifices humains que Dieu appelle, car c'est précisément en vue de telles immolations qu'il nous faut vivre, trouvant, on doit le croire, dans le spectacle de ces mystiques attentats où notre âme lui représente à la fois le sacrificateur et la victime, le plus beau culte que l'humanité puisse lui rendre.

JEAN REYNAUD.

LA VITESSE DES PIGEONS-VOYAGEURS

On vient d'expérimenter, en Angleterre, la vitesse d'un pigeon-voyageur. Au moment où le train quittait la jetée de l'amirauté, à Douvres, un employé français mit en liberté un pigeon de la belle espèce des *belges voyageurs*.

L'intelligent animal s'éleva aussitôt dans les airs à la hauteur d'un demi-mille ; on le vit tourner quelques instants, puis partir à tire d'ailes dans la direction de Londres. De son côté l'express, qui ne s'arrêta à aucune station, marchait à toute vapeur avec une vitesse de 60 milles à l'heure. Au début, les chances semblaient être contre l'oiseau, et les employés du chemin de fer prédisaient déjà que le petit messenger serait battu par la puissante machine du railway. Mais le pig on eut bientôt reconnu sa route et pris la ligne droite, ce qui lui donnait une avance de 6 milles et demi, la distance qui sépare Douvres de Londres n'étant que de 70 milles à vol d'oiseau, tandis que par le chemin de fer elle est de 76 milles et demi. Quand le rapide fit son entrée dans la gare de Cannon street, le pigeon était dans son colombier depuis vingt minutes, c'est-à-dire qu'il était arrivé avec une avance équivalente à 18 milles.

Des gens à plaindre ce sont les avocats des nègres. Ce qu'ils doivent avoir de peine à blanchir leurs clients !

UNE PATRIOTE

Un brave instituteur d'une petite ville des Vosges, M. Pic, vient de rappeler le souvenir d'une héroïque fille lorraine, nommée Suzanne Didier.

C'est en 1870.

On frappe à la porte, dans le hameau de Villedieu, aux environs de Metz. Une jeune paysanne, restée seule avec son frère, âgé de cinq ans, se sent saisie d'épouvante en entendant un cliquetis d'armes.

— Ce sont des uhlands, sans doute ? dit-elle.

Et elle garde le silence.

Les coups redoublent à la porte, et des voix rudes crient :

— Ouvrez, où nous enfonçons la porte !

Suzanne Didier ouvre et voit entrer avec terreur des Prussiens, qui lui demandent à boire et à manger, et qu'elle doit servir.

— Maintenant, disent les ennemis, vous allez répondre à toutes mes questions : un détachement de soldats français a passé ici il y a deux heures ; quelle direction a-t-il prise ?

A ces mots, la jeune fille pâlit. Elle avait dans l'armée son frère et son fiancé. Elle savait que les ennemis espionnaient la marche des Français, et que, s'ils pouvaient se rendre compte de leurs manœuvres, ils leur infligeraient, par surprise, de nouveaux désastres.

— Est-ce à moi, répondit la courageuse jeune fille, qu'il faut demander ce que font nos soldats ?

— Si tu ne parles pas, nous saurons bien t'arracher ton secret par la force.

— Je suis femme. Est-ce donc aux femmes que vous faites la guerre ?

— Assez de paroles. Nous n'avons pas un instant à perdre. Suis-nous dehors et appuie-toi contre cet arbre. Vous, soldats, couchez en joue ! Si tu ne réponds pas à nos questions, ou si tu y réponds par des mensonges, tu seras fusillée. Parle !...

Suzanne Didier regarda les soldats avec terreur, puis baissa la tête, puis réfléchit. Une image passa devant ses yeux : celle de la France à feu et à sang, jonchée de morts, plongée dans le deuil. Puis elle songea à son fiancé, à son frère, à tant de jeunes gens qui s'exposaient comme eux pour le salut de leur patrie.

Et alors, relevant la tête, sentant combien la vie à peu de prix au milieu de tels désastres, elle regarda en face les fusils braqués sur elle et ne répondit pas.

— Une seconde fois, je te l'ordonne, parle !

Elle ne répondit rien.

— Une troisième fois, parle !

Même silence.

— Soldats, feu !

Et l'héroïne jeune fille tomba percée de balles.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Pour nettoyer les brosse à cheveux, il faut se contenter de les frotter avec du son, qui enlève les matières grasses. Dans aucun cas on ne doit les laver.

Lorsque les crins d'une brosse sont devenus trop flexibles, il suffit de les tremper dans de l'ammoniaque et de les laisser sécher, ils reprennent immédiatement leur rigidité première.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 53.—ÉNIGME

Lecteur, bien près du cœur on me rencontre ;
Et qui me possède est rarement sombre.

No. 54.—MÉTAGRAME

Toujours avec bonheur, vous donne une fortune,
Mais c'est pour le vieillard très heureuse aventure.

SOLUTIONS :

No. 51.—Le mot est : Angleterre.

No. 52.—Le mot est : Lularpe.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Dame Calixte Roy, Côte-des-Neiges ; Mlle Alvina Hainault, Saint-Cuthbert ; M. Landry, Montréal.
Rébus.—Un abonné, Wotton ; M. Drapeau, Québec.

Conseil de saison : Quand vous patinez avec une dame, soyez très discret ; il est dangereux de rompre la glace dans ces conditions.